

CHERS CAMARADES

PREMIERE

C'est un épisode de l'histoire de l'URSS période Khrouchtchev longtemps mis sous le boisseau par le régime soviétique. La première fois que des prolétaires osèrent défier le pouvoir avec une manifestation (dans la ville de Novotcherkassk) réprimée dans une implacable brutalité provoquant 28 morts dont les corps furent enterrés à la va- vite pour être introuvables. Konchalosvky s'empare de cette tragédie mais par le prisme d'un personnage qui va le vivre, sous haute tension, en perdant heure après heure tous ses idéaux. Elle s'appelle Lyudmila (Yuliva Vysotskaya, saisissante). Nostalgique de Staline, figure du PC local, elle n'a spontanément pas de mots assez durs contre ces protestataires qu'elle assimile à des traîtres avant que sa fille se retrouve portée disparue dans ces manifestations. Et qu'elle entame alors un long chemin de croix pour la retrouver, forcée à contourner les règles qu'elle a contribués à édicter.

Plus que la manifestation en elle- même, c'est la redistribution des cartes qu'elle provoque qui intéresse le cinéaste, reconstituant cette époque dans un noir et blanc sublime, pour évoquer le caractère universel et intemporel de ces certitudes politiques qui vacillent dès lors que des dommages collatéraux brutaux viennent percuter brutalement le quotidien des intéressés. Chers camarades ! se vit comme un suspense d'autant plus haletant que Konchalovsky prend le temps d'un récit dont l'héroïne sait qu'elle ne peut faire confiance à personne car elle serait la première à trahir quiconque lui demanderait de l'aide dans les mêmes circonstances. Vertigineux.



Le film est en noir et blanc. En ce temps-là, L'URSS était grise. Khrouchtchev était au pouvoir. En 1962, la révolte gronde à l'usine ferroviaire de Novotcherkassk. La hausse des prix devient insupportable. La viande, passe encore, mais le lait, c'est trop. Une sirène résonne et l'impensable se produit: les ouvriers entament une grève. Ce scandale aura des conséquences tragiques. Même le général, pourtant pas réputé pour sa clémence, semble dépassé. Liouda plonge dans l'événement. Elle n'était pas préparée à ça.

Cette femme au caractère intense n'est pas n'importe qui: elle se fournit en tabac et a une combine pour obtenir des bas. Elle vit dans un petit appartement avec son père, qui perd la boule et revêt son ancien uniforme militaire, et sa fille de 18 ans, qui a des idées bien arrêtées pour son âge et qui n'a pas le temps de repriser ses chaussettes trouées (le détail aura son importance). Le conflit de générations perturbe le repas. Les assiettes valsent. Au mur du salon est accroché un portrait de Staline. Liouda le vénère, regrette son règne. Le Parti, elle y croit dur comme fer. Ces cosaques ne sont pas fiables. Au cours d'une réunion, elle propose que les insurgés soient punis de la peine capitale. Lorsque la situation dégénère, que l'armée tire sur la foule, son monde s'écroule. Ses idéaux se fissurent. Il y a eu des morts. La jeune Svetka a disparu. Fait-elle partie des victimes?

Cet épisode tragique a été mis sous le boisseau pendant des décennies. Konchalovsky le traite avec un calme souverain. Le film vibre d'une rage froide. Il est d'une constante beauté, majestueux et humain à la fois. Tout le monde ment. Les uns ont peur des autres, et vice-versa. Les vrais coupables sont des snipers, et on accuse l'Armée rouge. Un agent du KGB assiste Liouda dans la quête de Svetka. Elle les mènera dans un cimetière perdu, puis au bord d'un lac où les chevaux vont boire. Le chagrin se combat en reprenant à tue-tête un refrain patriotique entendu à la télévision. Les larmes se dissolvent dans l'absurde. Des moments de grâce pure ponctuent ce drame intime et politique, cette violence sourde, cette incompetence paranoïaque. Le vieux monsieur veut être enterré avec son icône religieuse. Sur un banc, avant que n'éclate l'émeute, Liouda (prodigieuse Julia Vysotskaya) regarde une chienne qui allaite ses petits. À la fin, la même murmure comme un mantra: «Nous deviendrons meilleurs», avec la foi d'un personnage de Tchekhov. Les lendemains chantent faux. L'avenir n'est plus si radieux. C'est ainsi que le cinéma est grand.